

Jusqu'au soulèvement

Camille Bardin

Pablo Reinoso et moi ne sommes pas de la même génération, nous avons même plus de quarante ans d'écart. Nous ne sommes pas nés sur le même continent : lui a grandi à Buenos Aires en Argentine et moi en banlieue parisienne. J'ai eu accès à l'art assez tardivement quand il commençait à sculpter alors qu'il était enfant. Aussi, depuis que je suis critique d'art, mes recherches se concentrent surtout sur le travail de jeunes femmes dont les œuvres abordent, notamment, des problématiques liées aux genres et aux inégalités. Bref, Pablo Reinoso et moi n'avons que peu de points en commun. Tout semble même nous séparer. Alors, quand il m'a proposé d'écrire ce texte, j'ai évidemment été troublée. Que pourrai-je bien avoir à raconter sur son travail ? Serait-il même pertinent que je pose des mots sur celui-ci ? N'allais-je pas devoir forcer mes verbes et tordre mes phrases pour répondre, toujours défectueusement, à ses œuvres ? J'étais certes flattée mais, je dois l'avouer, une partie de moi était inquiète. Je craignais de me retrouver, bras ballants, face à un travail qui ne m'était pas destiné. J'avais peur de ne pas le comprendre et qu'il ne me comprenne pas.

Mais une rencontre a eu lieu. Elle s'est faite dès ma première visite, dans l'atelier de Pablo Reinoso à Malakoff, face à *Still Tree*, une œuvre qui date de 2019. C'est un arbre que l'artiste a trouvé déraciné après une tempête et dont les trois principales branches ont été amputées. Le tronc est rehaussé d'une nébuleuse d'acier, sorte de prothèses métalliques venues remplacer le membre manquant. Alors que des mots par centaines ont été écrits sur le travail de Pablo Reinoso, que très peu se sont arrêtés sur cet arbre et la série qui a suivi. Peut-être parce que je suis de la génération du désastre climatique, cette œuvre est la première à avoir tout particulièrement retenu mon attention et sur laquelle j'ai envie d'un peu m'appesantir... J'évoquais la prothèse qui permet au vivant de retrouver ses capacités. Mais à bien y réfléchir, cet arbre déjà réduit pourrait aussi être contraint de porter un fardeau. Comme Atlas condamné à soulever la voûte céleste, cet arbre serait alors le symbole d'une nature qui supporte péniblement les caprices de notre humanité ou encore l'allégorie de cette dualité malsaine qui oppose notre espèce aux autres. Peut-être aussi que Pablo Reinoso parle ici d'un geste vain, d'une humanité qui tente de sauver le peu qui lui reste. De façon sporadique, les idées me viennent... La plupart ne sont certes pas très gaies mais quelques-unes, plus lumineuses, font aussi leur chemin. En regardant *Still Tree*, je ne peux pas m'empêcher de penser au travail de Donna Haraway sur les cyborgs, à ses propositions de bestiaires inédits et à sa volonté de voir advenir une ménagerie hybride et débridée. L'historienne Delphine Gardey



Still Tree, détail, 2019



Still Tree, détail, 2019

Until it rises up

Camille Bardin

Pablo Reinoso and I do not belong to the same generation: more than forty years separate us. We were not born on the same continent: he grew up in Buenos Aires, Argentina; I grew up in the Paris suburbs. I was introduced to art somewhat later in life, while he began sculpting as a child. And ever since I've worked as an art critic, I've focused on work by young women artists addressing issues of gender and inequality. In short, Pablo Reinoso and I have very little in common. Everything seems to separate us. So when he asked me to write this text, I was certainly troubled. What could I possibly have to say about his work? Would it even be pertinent for me to put words to it? Wouldn't I be forcing my verbs and twisting my sentences to find responses—albeit flawed ones—to his works? I was certainly flattered, but I must admit that a part of me was deeply concerned. I feared that I would find myself, with my arms flailing about, facing down a work not intended for me. I was afraid I wouldn't understand him and that he wouldn't understand me.

But then I had an encounter. It was during my first visit to Pablo Reinoso's Malakoff studio, staring at his *Still Tree*, a work from 2019. It is a tree that Reinoso found uprooted after a storm, its three main branches all amputated. The trunk is enhanced by a steel nebula, a kind of metal prosthesis replacing the missing limb. While many words have already been written about his work, very few have focused on this tree and the series that followed. Perhaps because I belong to the generation of climate catastrophe, this work was the first to have particularly caught my attention. I would like to dwell on it a little... I mentioned the prosthesis that permits the living to regain its capacities. But if you think about it, this already reduced tree could also be forced to carry a burden. Like Atlas condemned to hold up the vault of heaven, this tree would then be the symbol of a nature that must painfully endure the whims of our humanity, or the allegory of the unhealthy dualism opposing our species to all others. Perhaps this is what Pablo Reinoso is speaking about here: the futile gesture, humanity straining to save the little it has left. Sporadically, ideas came to me... Most of them were not very happy ones, but a few of them, more luminous, also made their way in. When I look at *Still Tree*, I can't help but think of Donna Haraway's work on cyborgs, of her proposals for newfound bestiaries and her desire to see the emergence of a hybrid and an unbridled menagerie. The historian Delphine Gardey reminds us, for example,

rappelle, par exemple, que Donna Haraway propose dans son manifeste un double renversement : « La nature a toujours été artificielle, humanisée, et – ne l'oublions pas – nous sommes d'elle ; la science n'a jamais été pure, sa démiurgie est invention humaine. » Comme Haraway, l'artiste nous proposerait ici de faire le deuil d'une nature fragile et innocente confrontée à une main sachante et réfléchie. Avec *Still Tree*, j'ai la sensation que Pablo Reinoso nous montre une forme dépourvue de faiblesse, plus armée qu'enfermée. Mais arrêtons-nous là, je ne souhaite pas que mon écriture s'embrace et emporte avec elle la justesse. Rien ne sert d'accoler au travail de l'artiste des volontés sans doute inexactes, peut-être même erronées. Il se peut aussi qu'il n'y ait pas de réponses. Les questions liées à l'écologie ne sont d'ailleurs que rarement abordées de manière frontale par Pablo Reinoso. Pour tout vous dire, à ce propos, il me semble même assez timide. Je crois qu'il n'a pas envie d'être grandiloquent ou même qu'on le considère opportuniste.

Pourtant, dans son travail, la nature et le vivant sont partout et toute sa carrière, il n'a cessé d'insister sur leurs capacités de métamorphoses. Ce qui nous vient d'abord à l'esprit lorsqu'on entend son nom, ce sont ses bancs. Pour moi, il est là encore question de déploiement : ces œuvres sont des corps capables de passer d'une forme à une autre, sans jamais être déterminées. Personnellement, savoir si Pablo Reinoso est plus un artiste qu'un designer – ou même l'inverse – ne m'intéresse que trop peu. Ce que j'aime observer c'est davantage sa propension à créer des formes qui suggèrent un élan métamorphique. Alors, là où beaucoup s'accordent à parler de fonctionnalité, je préfère évoquer la notion de rébellion. Car les bancs de Pablo Reinoso ne sont pas seulement des courbes ligneuses sur lesquelles on viendrait s'asseoir, ils suggèrent une conscience de la nature. Leur mouvement induit que nous ne sommes pas face à une forme inerte et passive propre à être dominée mais face à un organisme vivant, capable de se déployer, de créer du désordre. Et le corps qui se déploie est aussi celui qui prend conscience qu'il est en capacité de résister et de se soulever. Ses bancs n'ont que faire des bornes et des limites architecturales, ils se propagent sur les murs, envahissent les trottoirs et les jardins, se répandent sur nos façades. Face à l'ordre et au rangement, ils imposent leurs volontés. Si bien que selon moi, le travail de Pablo Reinoso fait bien plus appel à la vision sud-asiatique de la nature, dont parle Vandana Shiva dans ses écrits, qu'à la vision cartésienne promue par les Occidentaux. Par exemple, l'autrice explique que dans la cosmologie indienne : « La personne et la nature sont une dualité dans l'unité. Elles sont les complé-

ments indissociables l'une de l'autre. » En cela, ce n'est pas un hasard si Pablo Reinoso s'est concentré sur les assises. Celles-ci motivent notre ancrage au sol, elles nous obligent à rompre avec le rapport rétinien et rationnel qu'on entretient avec le monde. En nous reposant sur ces œuvres, nous ne sommes plus de simples guets qui regardent la nature avec distance et celle-ci n'est plus qu'un environnement ou une ressource. Nous ne faisons qu'un, nous nous découvrons interconnectés, dépendants l'un de l'autre. Vandana Shiva parle de la nature comme d'une force douée de créativité et de diversité. Elle est pour elle le lieu de la relation mutuelle entre les êtres, y compris les humains. C'est une entité à qui elle confère un caractère sacré. Selon moi, Pablo Reinoso se rapproche bien plus de cette vision du monde et rompt ainsi avec le cartésianisme propre à nos sociétés occidentales et contemporaines.

Enfin, s'il me faut parler plus que d'une œuvre, c'est sans hésiter que je choisis de consacrer mes derniers mots aux *Respirantes*. D'abord parce que là aussi, il y a eu une rencontre. De nouveau, nous étions dans son atelier avec Pablo Reinoso et son équipe. Toute sa carrière défilait devant moi : les chaises Thonet, les outils, les poutrelles ; du bois et du métal à n'en plus finir. Et puis cette odeur si particulière qui s'échappe généralement des ateliers de menuiserie... Quand soudain, il ne fut plus question d'un parfum mais d'un bruit. D'un souffle plus exactement. Une respiration qui ne comptait pas s'arrêter. Elle n'haletait pas, ne suffoquait pas. Elle inspirait puis expirait calmement sans se laisser distraire par notre présence. Nous avions beau la regarder, parler d'elle, rien n'y faisait, son rythme restait le même. Si bien que nous avons fini par nous adapter à elle : le volume de nos voix s'est amoindri, même nos gestes sont devenus plus lents. Bientôt, la pièce tout entière se trouvait silencieuse. Ne restait plus que ce souffle. Il était celui de membranes monochromatiques faites de toiles de parachutes dans lesquelles Pablo Reinoso a glissé de petits ventilateurs d'ordinateurs qui permettent à ces poumons d'inlassablement se gonfler et se dégonfler. À Chambord, les *Respirantes* viendront se glisser dans le noyau creux et ajouré du grand escalier central, colonne vertébrale du château. Elles seront le cœur battant de l'exposition. C'est si simple que rien ne sert d'alourdir ces sculptures d'innombrables réflexions. Ici, il n'est question que d'empathie. Encore une fois, Pablo Reinoso s'empare de notre attention sans user de la figuration. Il laisse simplement des traces, des preuves que sous ces formes se cachent des vies qui grondent, se métamorphosent, s'activent sans trêve. Ses œuvres sont des indices que quelque part autour de nous, la vie résiste.



Still Tree, détail, 2019



Monochrome respirant, détail, 1999 (voir p. 114-115)

that Donna Haraway proposes a double reversal in her manifesto: “Nature has always been artificial, humanised, and—we must not forget—we are a part of it; science has never been pure, its demiurgy is a human invention.” Like Haraway, Reinoso leads us here to mourn the loss of a fragile and innocent nature confronted with a knowing and introspective hand. With *Still Tree*, I have the feeling that Pablo Reinoso has shown us a form devoid of weakness, equipped more with armour than with an enclosure. But let’s stop there: I wouldn’t want my writing to inflame itself into a conflagration, taking all accuracy with it. It does no service to attribute purposes to the artist’s work which are probably inaccurate, perhaps even wrong. It is also possible that there are no answers. In fact, Pablo Reinoso rarely addresses questions related to ecology directly. To tell you the truth, in this respect, he even seems rather shy. I think he doesn’t want to be grandiloquent or to be seen as an opportunist.

Yet in his work, nature and the living are everywhere, and throughout his career he has never ceased to insist on their capacity for metamorphosis. What first springs into our minds when we hear his name are his benches. For me, this is yet another type of unfurling: these works are bodies capable of changing from one form to another without ever arriving at a determined state. Personally, the question of whether Pablo Reinoso is more an artist or a designer interests me very little. What I like to observe is rather his propensity to create forms that suggest a metamorphic impulse. So, where many people talk about functionality, I prefer to evoke the notion of rebellion. Pablo Reinoso’s benches are not just wooden curves on which to sit down: they suggest an awareness of nature. Their movement suggests that we are not in the presence of an inert and passive form that can be dominated, but of a living organism, capable of unfolding and of creating disorder. And the unfurling body is also one that becomes aware of its capacity for resistance and for lifting itself up. His benches do not care about boundaries and architectural limits: they spread over walls, invade pavements and gardens, and proliferate across our façades. Faced with order and tidiness, they impose their will. So much so that, in my opinion, Pablo Reinoso’s work appeals much more to Vandana Shiva’s South Asian vision of nature than to the Cartesian vision propounded by the West. For example, Shiva explains that in Indian cosmology “...person and

nature are a duality in unity. They are the inseparable complements of one another.” It is thus no coincidence that Pablo Reinoso has focused on benches. They motivate us to anchor ourselves to the ground, forcing us to break from our retinal and rational relationship to the world. By resting ourselves on these works, we are no longer mere watchers gazing at nature from a distance, and nature is no longer just an environment or a resource. We are one, we discover that we are interconnected, we are dependent on one another. Vandana Shiva speaks of nature as a force of creativity and diversity. For her, it is the place of mutual relationship among beings—including humans. It is an entity to which she confers a sacred character. In my opinion, Pablo Reinoso is much closer to this worldview, and thus breaks with the Cartesianism of our Western and contemporary societies.

If I had to talk about only one work, without hesitation I would choose to devote my final words to the *Breathing Sculptures*. First, here too, an encounter was involved. Once again, I was with Pablo Reinoso and his team in his studio. His entire career sprawled out before me: Thonet chairs, tools, beams; endless works of wood and metal. And there was that special smell that usually hangs in a carpenter’s workshop... When, suddenly, it became no longer a scent but a noise—a breathing, to be precise, but a breathing that would not stop. It was not a panting sound, not one of suffocation. It breathed in and out calmly, unfazed by our presence. No matter how much we looked at it, how much we talked about it, its rhythm remained the same, so much so that we ended up adapting ourselves to it: we began to speak in low voices, even our gestures slowed. Soon the whole room grew silent. Only the breathing remained. It was of monochromatic membranes made from parachute cloth into which Pablo Reinoso had slipped small computer fans that caused these lungs to inflate and deflate tirelessly. At Chambord, the *Breathing Sculptures* will be inserted into the hollow, openwork core of the great central staircase, the Château’s vertebral column. They will be the exhibition’s beating heart. It is an idea so simple that there is no point in burdening these sculptures with countless reflections. They are all about empathy. Once again, Pablo Reinoso seizes our attention without using worn out figuration. He simply leaves traces, proof that underneath these forms there are lives rumbling, metamorphosing, unceasingly coming into action. His works are clues that somewhere around us, life resists.